

LA PREPARATION MILITAIRE

La préparation militaire supérieure était obligatoire pour les élèves dont la date d'incorporation se situait dans les trois années de scolarité. C'était la condition sine qua non pour bénéficier du sursis.

Il faut bien reconnaître que de nombreux normaliens –héritiers d'une tradition pacifiste sinon antimilitariste– ne voyaient pas d'un bon oeil cet empiètement de la chose militaire dans notre vie scolaire. D'autres se pliaient volontiers à ce qui, pour eux, n'était qu'un jeu, avec déguisements. Car nous revêtions, pour la circonstance, un affreux treillis de toile, délavé et crasseux, le calot réglementaire avec les pointes énormes et le ceinturon avec porte-baïonnette et cartouchières. Pour tous, c'était un supplément de travail car les manuels de PMS étaient copieux. Et même pour ceux qui négligeaient l'étude du manuel, c'était une diminution du temps de sortie.

Il semble bien que notre éducation militaire était plus poussée qu'au temps jadis, même quand on préparait "la revanche". Les notations sur le régime de cette époque sont toujours succinctes dans la Monographie :

"Un instructeur militaire est affecté à l'E.N." (1885)

"Un sergent du 3ème génie venait nous initier, une heure par semaine, au métier militaire ; il y avait de vrais fusils dans la salle de gymnastique" (1896)

"La préparation militaire : néant" (1908)

"La préparation militaire dirigée par un lieutenant du 33ème régiment d'infanterie, consistait en maniement d'armes (le fusil Lebel) et en exercices de tir au stand militaire". (1911).

L'instruction militaire qui nous était dispensée cadrait mieux avec ce qu'un normalien, gradé en puissance, pouvait attendre. En dehors des inévitables séances de "par coeur" où il fallait ingurgiter "La discipline constituant la force principale des armées..." nous avions de longues heures de théorie, de classes à pied, d'armement, de topographie ou d'évolution de groupe de combat. Nous subissions deux examens, dans le cadre de la citadelle de Lille, et l'engrenage était tel que nous finissions par nous prendre au jeu et manipuler correctement, sans jamais aller jusqu'au tir réel, Lebel, F.M., mortier Brandt ou mitrailleuse Hotchkiss. En 1ère année de P.M.S. (c'est-à-dire durant notre deuxième année) nous recevions l'instruction dispensée par un sergent-chef et un sergent, –deux "carrières" du 3ème génie– relevant d'un capitaine, un peu caricatural, qui participait peu aux cours. Nos rapports étaient corrects, sans être chaleureux. Sauf un jour où, sous la galerie, un conflit oral éclata entre Bonnel et le sergent-chef Douet. Celui-ci s'était un peu attardé et parlait, avec quelques-uns d'entre nous, de ce qu'il faut bien appeler le métier militaire. Yousef était là et intervint, dans un style direct qui nous laissa pantois :

– "N'empêche que c'est un beau métier de feignant !..."

Douet marqua le coup, avala sa salive et bafouilla, rouge de colère :

– "C'est le genre de chose que je règle quand j'ai mis ma tenue civile, après six heures du soir..."

Et Yousef accepta tacitement le défi : – "Moi je veux bien mais vous demandez au directeur de m'accorder la permission de sortir..."

Si nous avions ignoré que Joseph aimait la bagarre, nous l'aurions compris ce jour-là. Il ne fallait certes pas manquer d'air pour provoquer ainsi un costaud de quarante ans, alors qu'on sort juste de sa dix-septième année.

Lors de notre dernière année, la guerre amena un renouvellement complet des cadres. Les "carrières" disparurent, ainsi que le capitaine, probablement appelés dans une zone plus proche du front. En revanche nous avons droit au sergent-chef Binet, un brave réserviste affligé d'un accent nasillard et tremblotant. Il était originaire d'Arras et, fait curieux, c'est lui qui, tapissier de son état, avait posé le rideau de scène de notre salle des fêtes. Un autre gradé l'appuyait, mince, athlétique, le sergent-chef Legrand. Dans le civil, il était moniteur de gymnastique d'un club de la région minière. C'est lui qui fut chargé de l'intérim de Guimier, dont il se tira plutôt bien, car la succession était lourde. Comme instructeur de PMS il était aussi compétent que les militaires de carrière, la prétention en moins. Et, pour couronner le tout, nous avons droit à un adorable commandant de réserve, lunettes énormes posées de travers sur le nez, crâne dégarni et auréolé d'une frange blanche. Le commandant Debruyne payait de sa personne. Ce réserviste devait être d'un bon niveau intellectuel et préférait assumer lui-même les cours théoriques plutôt que d'ennuyer ses deux subordonnés. Il nous fit, au début, un petit discours, nous assurant que c'était presque un honneur pour lui que d'être chargé de la préparation des normaliens. Le mot "discipline" ne fut jamais prononcé mais nous ne l'avons pas chahuté et il n'a jamais cherché à nous importuner. Nous n'avons jamais trop su de quel milieu social il pouvait provenir, mais il avait une haute opinion de son grade. Nous le connûmes, toujours vêtu de façon impeccable, avec son manteau de cavalerie et ses bottes jusqu'aux genoux. Il paraît que, dans la débâcle de mai, il avait reformé un petit groupe de combattants autour de lui. Ce qui n'aurait rien d'étonnant car il avait vraiment une tête à ça.

"Cette PMS amputait sérieusement nos sorties du jeudi, les seules sur lesquelles nous puissions vraiment compter. Elle n'était donc pas vécue de gaieté de coeur, mais c'était le prix à payer pour n'avoir pas à subir "au Régiment" la chambrée commune et les corvées idiotes laissant loin derrière, les dortoirs et les services de notre E.N. De plus, elle conduisait à coup sûr vers des grades plus valorisants que celui de Bidasse de 2ème ou 1ère classe – à la solde effrayante de dix sous par jour-. Elle permettait aussi d'espérer des tenues autres que le bleu horizon, relevé de bandes molletières et de godillots avachis.

C'était là des raisons prosaïques, éloignées de la grandeur et du patriotisme. Certains aggravèrent encore leur cas en avouant qu'il valait mieux commander les autres qu'être commandé soi-même.

Afin d'accroître leurs chances, d'aucuns avaient même choisi une autre arme que l'infanterie, pour glaner quelques points supplémentaires. Ces armes, dites "à risques" apportaient une bonification de 15 - 30 ou 50 points, suivant que l'option portait sur les chars d'assaut, les sous-marins ou l'aviation.

C'est ainsi que trois d'entre nous se retrouvèrent rue Hallé, à Paris, répondant plus à l'envie de grands espaces et de ciel bleu, qu'à un appel de la patrie. Visite médicale, fauteuils à bascule ou tournant comme des toupies, temps de réaction oculaire, tests cinesthésiques, etc etc... Bref, tout ce qu'il faut pour savoir si les candidats au grand cirque avaient le coeur accroché au bon endroit et dans ses limites de fonctionnement imparti.

Peu après les trois noms de Bonnel, Druon et Meunier paraissent au J.O., Direction des bases Aériennes des Landes (où sont à la fois l'Ecole de navigation de Cujan - Mestras, les champs de tir de Cazeaux et l'Aéro-Navale de Biscarosse). Tout ceci convenant parfaitement à nos postulants. Mai 1940 devait raser ces plates-bandes de l'aventure et les aspirations à s'évader de la pesanteur. Druon et Bonnel commirent leur première et dernière erreur de "navigation" dans une tentative de débordement terrestre par l'Ouest. Comme beaucoup ils repassèrent les mailles du filet de la Whermacht, pour se retrouver finalement chez leurs parents, "Gros-Jean comme devant". L'ami Jules Meunier - classe 39 et déjà titulaire d'un brevet de pilote - tenta aussi de prendre son envol. Mais ce ne fut que bien plus tard qu'il réussit à atteindre les côtes du Maroc... ceci étant une toute autre histoire...

Pour beaucoup la préparation militaire ne fut d'aucune utilité, car ils ne furent pas incorporés (ce fut le cas de toute la classe 41). Quant aux autres, le contact avec la vie militaire fut plutôt bref, sauf pour quelques uns qui eurent la malchance d'être faits prisonniers.

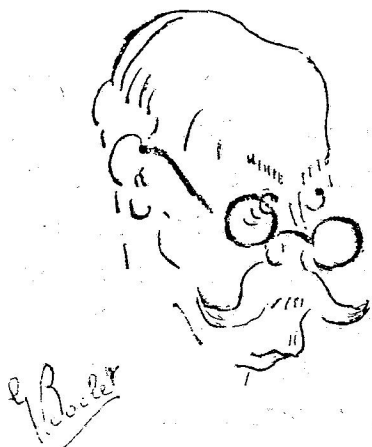
A titre anecdotique le troisième contingent 1939 fut appelé officiellement en ... juillet 1945. Il y a toujours une espèce de logique dans les illogismes militaires. Certains ne furent pas appelés, parce que non sursitaires. Mais tous les sursitaires, qui auraient dû être incorporés en 1940-1941 le furent, à la cessation des hostilités européennes après le 18 mai 1945. A l'âge de 25 ans, après une rupture de plusieurs années, dans une cour d'un casernement de Lille, quelques anciens de l'E.N., dont j'étais, eurent la surprise de se retrouver avant le départ pour de nouvelles affectations. Pendant ces quelques heures nous avons pu évoquer le dernier examen de P.M.S., où un capitaine passait son temps à éparpiller un troupeau de dindons qui venaient perturber nos évolutions. C'est ce même capitaine qui me fit reproche d'une hésitation pour commander "En arrière ! ... Marche !" dont il dut faire ample usage quelques mois plus tard. Nous avons pu, aussi, nous remémorer certaine platée

monumentale de moules-frites arrosée de ... Montbazillac liquoreux, sur le coup de midi. Nous étions peut-être d'excellents apprentis-soldats, mais de piètres gastronomes !



LA PREPARATION MILITAIRE

Hellot - Grison - Debaisieux - Boclet



Le Commandant Debruyne
(responsable de la P.M.S.)



Henry Grison
Ss - Lieutenant
Campagne d'Italie